

# Adèle Van Reeth

## Inconsolable



folio

Adèle Van Reeth

# Inconsolable

Gallimard

Adèle Van Reeth est née en 1982. Elle est philosophe et directrice de France Inter depuis août 2022. De 2011 à 2022, elle a animé *Les Chemins de la philosophie* sur France Culture. Après avoir coécrit plusieurs ouvrages, elle publie en 2020 son premier livre, *La vie ordinaire*, puis, en 2022, *Inconsolable*, aux Éditions Gallimard.

*À mes frères*

« Et, dans mille ans, les hommes gémiront de la même façon :  
“Ah, que la vie est dure !” et, en même temps, exactement  
comme aujourd’hui, ils auront peur de la mort et ils ne  
voudront pas mourir. »

Anton TCHEKOV, *Les Trois Sœurs*

J'entre ici en perdante.

Je sais que les mots ne pourront rien. Je sais qu'ils n'auront aucune action sur mon chagrin. Comme le reste de la littérature. Je ne dis pas qu'elle est inutile, je dis qu'elle ne console pas. Pourquoi écrire alors ? Plus envie de lire. Plus envie de rien. Mais les mots, les mots restent, ils dansent, ils percutent, et quand je cloue le bon mot au réel, parfois, je jouis. Le goût des mots, quand il s'efface je suis molle. Je n'ai pas de grande théorie sur le pouvoir de la littérature ni sur l'utilité de la philosophie. Je ne revendique rien. Je suis seule. Et tout a déjà été dit.

J'écris ces lignes en allaitant. La tête de mon fils se trouve dans le creux de mon coude, pendant que mes doigts pianotent sur les touches de l'ordinateur. Sa bouche prend mon sein. Son ventre est contre le mien, perpendiculaire. Nous formons une croix.

**HIVER**

Je t'ai dit au revoir mon papa, je t'ai pris dans mes bras, tu venais de te réveiller et moi j'allais partir, je me suis allongée à côté de toi et j'ai mis ma tête sur ton épaule et mon bras autour du tien, tes mains pour une fois étaient chaudes, seule ta tête émergeait de la couette, tes cheveux hirsutes et ta petite tête de réveil, « j'ai bien dormi », m'as-tu dit en souriant. Au pied du lit la valise vide qui attendait d'être remplie pour ton séjour à l'hôpital, je dis « séjour » comme si c'était des vacances, c'est un départ, tu quittes la maison, tu n'y reviendras plus, ton cœur bat tranquillement, je le sens contre ma joue, je te demande si tu as peur ou si tu es inquiet, tu me dis que tu t'en fiches complètement, en secouant la tête, comme pour dire que vraiment c'est le cadet de tes soucis, à la maison ou à l'hôpital quelle différence ? Ils vont bien s'occuper de toi là-bas, dès que tu auras besoin de quelque chose on te viendra en aide, et dès que les visites seront autorisées je viendrai te faire un bisou, tu dis « oui j'espère », sans trop y croire non plus, mais sans penser que ça n'arrivera pas, tu te réfugies dans l'indifférence, ta meilleure protection, « peu importe, dis-tu, peu importe », mais qu'est-ce qui importe alors ? Je dépose quelques baisers sur ta tempe, tu souris de plaisir, je passe ma main dans tes cheveux comme on fait pour apaiser un enfant, puis je me lève,

j'avance jusqu'au bout du couloir, j'enfile mes chaussures et mon grand manteau noir, j'enfonce ma casquette sur la tête et je serre mon écharpe autour du cou, je mets mon sac en bandoulière, j'embrasse ma mère, j'ouvre la porte d'entrée, je descends les escaliers, un étage, deux étages, je traverse le hall, j'ouvre la porte, et je pars.

Je marche. Je dois aller prendre le train mais je vais dans la direction opposée. Le trottoir est tout blanc, je lève les yeux vers les lampadaires hivernaux et je découvre des petites taches blanches qui tombent avec grâce, des flocons sur mes bras, sur mes épaules, des flocons sur ma joue, on pourra croire que je ne pleure pas, on pourra croire que c'est la neige qui a glacé mes joues et mouillé mes yeux, c'est la neige qui me fait trembler de froid, je grelotte, je grelotte et je marche, le parc est fermé, les arbres derrière la grille sont blancs, il a dû neiger toute la nuit pendant que mon père dormait comme un bébé, sa dernière nuit à la maison et les flocons de neige dans la nuit de janvier. L'année ne fait que commencer, et je voudrais que rien ne s'arrête jamais, ni l'année, ni la neige, ni le bon sommeil de mon père.

Le 24 janvier 1975, à Cologne, au milieu de sa tournée européenne commencée deux ans plus tôt, Keith Jarrett s'assoit au piano, déstabilisé et désabusé. Le piano qu'il a devant lui n'est pas le sien, il ne lui convient pas, il n'a pas envie de jouer. Il est entré en scène sans jeter un regard au public, de la colère sans doute, du mépris, dira-t-on, mais il est là, et il n'a pas envie d'offrir du grand spectacle, alors il fait ce que nous faisons tous dans ces cas-là, il fait avec ce qu'il a, il se raccroche à ce qu'il y a devant lui, à ce piano qu'il n'aime pas et à l'écho de la sonnerie qui a annoncé le début du concert dans le hall quelques minutes plus tôt, la sonnerie qui indique aux spectateurs qu'il est temps de gagner la salle et de s'installer à leurs places, une sonnerie en quatre notes, *sol ré do la*, quatre notes qui sont un simple signal et qu'il transforme immédiatement en musique à peine assis au piano, *sol ré do la*, quatre notes qui deviennent le début d'un premier mouvement d'improvisation d'une vingtaine de minutes sur l'album de piano solo le plus vendu au monde à ce jour.

La pédale est bien appuyée, les doigts cherchent et la mélodie, instantanément, se dessine sous les yeux du public. Main gauche, touches effleurées, main droite, une suite de notes très simple et très douce, puis la pédale se relâche et le rythme s'installe, un rythme à

contretemps, la mélodie chaloupe, le jazz qui cogne à la porte, discrètement, presque une minute, puis il repart, la mélodie reste en l'air, comme si elle n'allait pas rester, comme si une seconde de silence et elle pouvait disparaître, à chaque note on croit qu'il va s'arrêter, à chaque note on prie pour que ça continue, quelques notes à peine, c'est si fragile et si beau, et c'est ça, exactement ça, l'intraduisible, la mélodie du réel qui se fait devant nous, en direct, d'abord le silence puis ce concert, deux heures d'improvisation totale qui saisissent très exactement ce autour de quoi on tourne en permanence. Lui donne l'impression de tourner en rond mais il y va tout droit, c'est une évidence, des cris dans la voix quand la touche percute au bon moment, le pied qui bat la mesure sur la pédale, c'est une percussion, ça cogne à nouveau, puis presque plus rien, et ça repart, ça ne s'arrête pas, ça gonfle, petit à petit, ça monte, ça monte, qu'est-ce que c'est beau, et soudain ça part, après sept minutes il trouve le thème, le début de la jouissance accompagnée par des cris qui y ressemblent étrangement, et la vie est lancée, la vie est saisie, c'est l'existence qui se joue devant nous, dans nos oreilles, sur scène, et rien ne sera jamais aussi beau, si ce n'est la reprise du thème, quelques minutes plus tard, puis à nouveau, encore et encore, une reprise sans cesse imprévisible et sans cesse implorée, « ne nous laisse pas, semblent murmurer les spectateurs, montre-nous le chemin, toi qui ne parles pas, toi qui n'écris pas, toi qui joues et inventes au creux de l'hiver, en plein mois de janvier, ce que nous avons au plus profond de nous, l'exacte musique de notre cœur inconsolable ».

Il existe une tristesse sans consolation. Un état de l'âme puissant et indépendant de toute causalité explicite. C'est l'inconsolable, ce sentiment de perte qui persiste, la certitude qu'il manque quelque chose à notre vie, comme si nous n'étions pas complets, et que de cette incomplétude originaire naissait non pas de la frustration, ni de la colère, mais un chagrin sans nom et sans visage. Nous ne pouvons pas le nommer, nous ne pouvons pas le comprendre, et le plus souvent, il suffit de se tenir bien droit et de mettre un sourire dans ses yeux et tout le monde n'y verra que du feu.

Mais parfois, la trappe s'ouvre et l'on dégringole, c'est un mouvement vers le bas et une absence de terre ferme, pas de mains auxquelles s'accrocher. Dans cette tristesse se loge la certitude qu'il n'y a pas de retour possible. C'est l'expérience de l'unilatéral. La tristesse nous attrape et s'arrange pour que nous ne puissions pas l'esquiver en créant en nous l'envie subite de coïncider avec elle. Laissez-moi seule, je suis si triste et je voudrais le rester quelques minutes, ne pas penser à autre chose, devenir tristesse et rien d'autre.

Cette tristesse peut devenir une histoire d'amour toxique. Au début, sa puissance nous effraie et nous donne envie de courir le plus loin possible pour lui échapper. Puis on prend goût à son intensité. On en

vient à en redemander, et à ne plus pouvoir se passer d'elle. On se surprend à chercher des moyens pour la faire durer, et à avoir besoin d'elle pour apparaître. Elle est devenue nous, nous sommes devenus elle. Un corps-à-corps fusionnel qui suce le sang goutte après goutte. Un jour on comprend qu'on a besoin de sa dose, tous les jours, plusieurs fois par jour. On se came à la tristesse, encore une larme, encore une pensée triste, on s'isole pour que l'effet soit plus fort, pour ne pas avoir à subir le regard des autres ni à rendre de comptes, quand on est seul les lèvres peuvent se tordre et les yeux s'inonder sans honte, on a appris à le faire en cachette, on ferme la porte, on s'accroche à une image et c'est parti, les larmes coulent, et après, on se sent mieux. Si les yeux sont rougis quand on revient ce n'est pas grave, au contraire, exhiber les marques de la tristesse est une manière d'indiquer ce qu'on vit, ne pas complètement se couper des autres, et comment entretenir l'espoir d'être un jour consolé si on ne montre pas qu'on est triste ?

Cette tristesse peut aussi rester enfouie très profondément, loin de toute forme d'accès à la conscience. On ne sait pas qu'on est triste, on n'a jamais employé le mot, mais on passe notre vie à chercher des consolations. Doudous, exutoires et substituts. La tristesse est alors un souvenir dont l'empreinte modèle continuellement le présent. C'est peut-être une tristesse qui vient d'ailleurs et dont on a hérité malgré nous. Aucune larme n'a été versée de son vivant, mais des fantômes de larmes se promènent à nos côtés par dizaines. On est né dans la tristesse et comme elle n'a jamais été nommée, on ignore son existence. Une mélancolie qui nous dépasse mais que l'on charrie avec soi.

Dans tous les cas, l'inconsolable est premier, et toute source de chagrin survenu pendant le cours de l'existence viendra s'y ajouter. La découverte de cet inconsolable est source de réconfort : souvent, le mot aide à vivre. Une fois nommé, ce n'est plus un obstacle, c'est un élan. Le moteur a été allumé.

De quoi avons-nous besoin d'être consolé ? Qu'avons-nous irrémédiablement perdu ? D'où vient le manque ? Inconsolable, ça ne veut pas dire triste à jamais, ça veut dire que le réconfort n'est jamais sur mesure, que même dans les encouragements il y a des compromis, ça veut dire que rien ne viendra jamais combler le manque, déjà parce qu'on n'arrive pas à le nommer, et ensuite parce qu'on passe notre vie à faire jouer des rôles consolateurs aux autres, humains, animaux et objets, pour organiser le manque, la possibilité qu'il n'existe plus, la nécessité de le recréer, et ainsi de suite, car quand il n'est plus là, le manque nous manque. L'inconsolable nous porte vers la consolation comme le désir vers son assouvissement, il nous dérange et nous met en mouvement.

Mais quand à cet inconsolable originaire s'ajoute une tristesse nouvelle dont on sait qu'on ne reviendra pas, que se passe-t-il ?

Mon petit papa, c'est à toi que je voudrais écrire, c'est sans doute pour ça que je ne m'assois pas à mon ordinateur et que je passe la journée allongée les pieds contre le mur à regarder mon téléphone et prendre des nouvelles en ligne de gens que je ne connais pas et dont je me contrefous. C'est à toi que je voudrais parler et je ne sais pas comment faire. Je t'appelle, je te vois avec mon téléphone, on papote, je vois ton visage qui s'épaissit, parfois j'arrive à glisser un « je t'aime » avant de raccrocher, je le dis en espérant que tu l'entendras et que tu ne te sentiras pas obligé de répondre, je t'épargne le malaise de la pudeur en prononçant ces mots à la dernière seconde en espérant qu'ils t'accompagneront et resteront quelque part dans ta mémoire. Je ne peux plus te toucher, tu es à l'autre bout de la France et je pense à toi en faisant autre chose, je pense à toi à demi-pensée permanente, sans trop creuser, par peur du poids que je porterais alors de manière consciente, face à cet abîme que je vois déjà mais qui est encore plein, tu es là, tu es là, et moi, je suis loin.

Je ne sens pas la distance, tu me manques par anticipation. Combien de fois ai-je imaginé le jour où tu ne serais plus là, sans jamais oser l'écrire, pourquoi imaginer l'après puisqu'il ne ressemble pas au présent,

et ce présent ne sera qu'un souvenir que je regretterai ensuite. Je refuse de céder à mon imagination qui cherche à me préparer dans l'espoir d'adoucir l'absence d'espoir, mais c'est tout ce que j'ai. Je n'ose m'aventurer dans cet après qui m'effraie, je crains de rater ta présence en redoutant ton absence. Je m'adresse à toi, enfin, je rassemble mon courage et j'écris, sans avoir de message à te délivrer, je n'ai pas de question à te poser, ce qui me manque, c'est un type de présence que j'ai encore, mais qui a changé depuis que l'horizon de ta disparition s'est dessiné dans ma vie. La maladie rend le possible inévitable, mais pour combien de temps ?

Il y avait eu tellement de rendez-vous d'où je pensais sortir en larmes, je redoutais le rendez-vous de « la dernière fois », l'annonce du médecin l'air grave la voix basse, « cette fois c'est terminé, on ne peut plus rien faire », mais chaque fois c'est l'autre scénario qui s'était dessiné, « les choses sont plutôt stables, on continue comme ça », une situation d'urgence qui dure deux ans ça consume combien de réserves d'énergie, sans doute celles qui étaient prévues pour les dix prochaines années, j'ai tout cramé, j'ai tout donné, les secondes qui passaient pesaient si lourd que les marques qu'elles laissaient sur mon visage ressemblaient à celles des années, en six mois j'ai vieilli de dix ans, est-ce qu'on pourra retourner en arrière, est-ce que je pourrais inverser l'écoulement du temps pour retrouver mes déjà-plus-si-jeunes années décimées par la peur de voir mon père mourir devant mes yeux ?

Pourquoi le temps fait-il vieillir plus vite quand on a peur ? Le temps n'est pas le même pour tous, on croit que c'est une flèche qui part de la naissance jusqu'à la mort et qui accélère un peu vers la fin mais il n'en est rien, le temps fait des nœuds, il s'étire à n'en plus finir quand la vie est lente et fade, il tourbillonne quand la catastrophe arrive, on suit ses ramifications dans tous les sens, pas une ligne, non, pas une trajectoire nette et régulière, mais les montagnes russes, les saltos avant et arrière, les précipices temporels et les obstacles de durée. Les millions de cellules qui se multiplient et disparaissent, pas d'ordre linéaire, un bordel phénoménal, ça grouille, nous sommes faits de ça, nous n'avancions pas dans la vie comme un train sur ses rails, mais comme un océan sur le sable dont chaque petite goutte tourbillonnante percuterait les autres à son propre rythme, de loin on voit des vagues régulières mais de près rien ne fait sens, le temps c'est pareil, de loin on croit que c'est fluide avec un début et une fin et une trajectoire linéaire entre les deux, alors que c'est une danse folle et irrégulière qui nous propulse autant qu'elle nous freine, le temps avance par à-coups, jamais à la même vitesse, jamais au même rythme, une imprévisibilité totale, pas de chorégraphie possible, on fait des galipettes, nous aussi on improvise, et on

s'accroche à l'image de la flèche qui donne l'illusion qu'il y aurait un sens à suivre.

Et depuis tout ce temps, j'attends. L'attente suspend et freine, elle cabre le temps, l'attente c'est moi non plus avec mais contre le temps, je voudrais retenir le temps pour maintenir mon père en vie et l'accélérer pour pouvoir respirer à nouveau. Mon souffle contre le sien, son souffle que je refuse de perdre, le mien que je ne trouve plus. Il n'y a pas de distraction à l'attente, je deviens attente, j'y plonge la main sans savoir ce qui en sortira. S'insérer dans l'espace de la maison et dans l'épaisseur de la durée pour non pas saisir quelque chose, mais tenter de reprendre le train en marche. L'aiguille de la petite horloge bleue sur le mur qui fait du bruit, une aiguille qui signale chaque seconde qui passe à ceux qui pensaient enfin à être autre chose, quelle insolence, quelle ironie, est-ce que j'ai envie que le temps qui passe me soit matériellement signifié à chaque seconde ? Autant que la mort en personne frappe à la porte d'entrée. L'aiguille tourne en rond, les battements que j'entends, eux, ne sont pas circulaires, ils s'additionnent, encore un, encore un, sans fin, jusqu'à ce que les piles se vident, la fin du bruit de l'aiguille c'est déjà une mort, alors on en vient à souhaiter que l'aiguille martèle encore et encore chaque seconde pour ne pas que cette mort survienne, le bruit, c'est encore la vie, le son sourd et automatique de cette aiguille ce soir, c'est tout ce qu'il y a, bien sûr j'entends les moteurs dans la rue, quelques éclats de voix qui s'élèvent, le bruit des touches de mon clavier, mais ces bruits-là forment un tout, c'est chez moi, l'espace sonore que j'habite et dans lequel je m'introduis pour écrire. Mais l'aiguille, elle, porte bien son nom, elle s'enfonce en moi comme une

seringue, une piqûre de rappel, n'oublie pas, au cas où tu aurais oublié, n'oublie pas que le temps passe, je dis qu'elle est automatique mais elle semble bien vivante, chaque coup diffère, tantôt le mouvement est sec et neutre, d'autres fois le tic-tac traîne, un peu mollasson, puis soudain il devient plus sonore, une dizaine de battements plus décidés, les coups avant de monter sur scène, la musique qui s'agite avant le finale, puis plus rien, l'aiguille assoupie, je peux penser à autre chose, dix secondes à peine, et ça revient, et ça recommence, pour elle ça tourne en rond, un poisson dans un bocal, pour moi ça défile, je n'ai pas sa nonchalance, les secondes s'accumulent et disparaissent simultanément, il ne reste rien, si ce n'est les mots que j'écris, qui eux aussi s'additionnent et disparaîtront jusqu'à ce qu'ils soient lus.

Comment être en paix avec la fin ? La seconde où tout s'éteindra, je disparaîtrai, il restera des choses de moi, des traces, de l'amour, des mots, mais moi, j'aurai disparu, je me serai éteinte, avec le sel et le miel, les rochers et le tabac, la mer et le père, le goût de la noisette et les épaules dénudées, il reste du temps pourtant, j'espère en avoir plein les bras, que ça dégouline de rab, des océans de temps à tire-larigot, en veux-tu en voilà, il y en a c'est pour toi, traire le temps et boire le lait la digestion légère et l'énergie pleine, je fais le plein, la panne sèche pas de ce monde, surfer et fendre la vague, dissoudre le moi dans le temps et ainsi je survivrai dans la vie, sans « moi », un « je » de politesse, je serai le temps, je serai le monde, et je pourrai continuer à sentir la brise dans mes cheveux et humer la nuque de mes enfants, si je disparaiss comment continuer à être là, juste pour le plaisir, juste pour

regarder écouter goûter sentir, si vous voulez je ne  
toucherai rien, je renonce au toucher et je garde le  
reste, je raconterai des histoires pour perpétuer la vie,  
pas de grand noir, pas de trou infini, pas d'extinction  
des feux, s'il vous plaît, laissez-moi continuer à vivre à  
vos côtés, laissez-moi vous dire que j'en veux encore, que  
je ne suis pas prête, que je ne veux pas mourir, crever  
passe encore mais mourir non. C'est non.

Ils m'ont offert un chat.

Ils cherchaient sans doute à me consoler.

Je n'avais pourtant rien demandé, ils sentaient ma tristesse mais je ne me souviens pas avoir jamais émis le souhait d'accueillir à la maison, en plus de notre fils, de mes trois beaux-fils, du reptile dans sa cage en verre et de notre chatte, un nouveau membre, si ce n'est, en effet, il y avait quelques semaines, le désir d'être à nouveau enceinte, je voulais un deuxième enfant, je savais que c'était contre le bon sens mais c'est ainsi, la nouvelle de mon désir avait été accueillie comme un mauvais résultat sportif qui nous attriste plus qu'on ne peut le montrer, et on n'en avait pas vraiment reparlé, et voilà que je me retrouvais avec, entre les bras, un bébé, mais un bébé chat, sans doute « mignon », certes, et plutôt doux, mais dont l'existence n'avait été précédée d'aucun désir de ma part. « Devine comment il s'appelle ? »

## TABLE DES MATIÈRES

*Couverture*

*Titre*

*L'Autrice*

*Dédicace*

*Exergue*

J'entre ici en perdante...

Hiver

1

2

3

4

5

6

*Table des matières*

*Copyright*

*Présentation*

*De la même autrice*

*Achévé de numériser*

COLLECTION FOLIO

n° 7405

folio  
folio-lesite.fr

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

Couverture :

*Gideon Rubin, Sans titre, Huile sur toile, 2023.*

© Adèle Van Reeth et les Éditions Gallimard, 2023.

## Adèle Van Reeth

### Inconsolable

Le chagrin conduit le cœur vers la littérature et la philosophie dans l'espoir d'y trouver une consolation, comme un enfant se réfugie dans les bras de sa mère. Mais les mots des autres ne consolent pas. Regarder la mort en face, n'est-ce pas constater notre condition d'être résolument inconsolables ?

Qu'est-ce que ça change, vraiment, de perdre son père ? Sans croyance en un au-delà, que signifie l'ultime disparition de ce qui est ?

A. V. R.

« Une réflexion lumineuse et vivante sur l'art d'expérimenter, quand rien ne semble nous consoler. »

Augustin Trapenard, *La Grande Librairie*

## DE LA MÊME AUTRICE

*Aux Éditions Gallimard*

*Dans la collection « Tracts »*

INTRANQUILLITÉ, 2020

*Dans la collection « Blanche »*

LA VIE ORDINAIRE, 2020 (Folio n° 7039)

INCONSOLABLE, 2023 (Folio n° 7405)

*Aux Éditions Plon*

*Dans la collection « Questions de caractère »*

LA JOUISSANCE, avec Jean-Luc Nancy, 2014

LA MÉCHANCETÉ, avec Michaël Fœssel, 2014

L'OBSTINATION, avec Myriam Revault d'Allonnes, 2014

LE SNOBISME, avec Raphaël Enthoven, 2015

LA PUDEUR, avec Éric Fiat, 2016

QUESTIONS DE CARACTÈRE (rassemblant LA JOUISSANCE, LA MÉCHANCETÉ, L'OBSTINATION, LE SNOBISME et LA PUDEUR), 2017

*Chez d'autres éditeurs*

VIVRE ET REVIVRE ENCORE, *Éditions de l'Aube*, 2021

OUH LÀ L'ART !, *Éditions RMN-Grand Palais*, 2021

LES CHEMINS DE LA PHILOSOPHIE, préface de Sandrine Treiner, *coéd. Herscher/France Culture*, 2022

Cette édition électronique du livre  
*Inconsolable* d'Adèle Van Reeth  
a été réalisée le 19 juillet 2024  
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073058720 – Numéro d'édition : 627365).

Code produit : Q04890 – ISBN : 9782073058737  
Numéro d'édition : 627366.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)  
à partir de l'édition papier du même ouvrage.